
Documents sauvegardés

Mercredi 7 février 2024 à 9 h 09

1 document

Par Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Sommaire

Documents sauvegardés • 1 document

	1 octobre 2023	
L'Histoire	« J'ai vécu » ... le droit jusque dans l'exception, et d'éviter par-dessus tout la dictature militaire. Anne Simonin fournit ainsi une clé pour comprendre ce qui reste pour nous le plus injustifiable : si ...	3

Documents sauvegardés



© 2023 L'Histoire. Tous droits réservés.

Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



Nom de la source

L'Histoire

Type de source

Presse • Magazines et revues

Périodicité

Mensuel ou bimensuel

Couverture géographique

Internationale

Provenance

France

Dimanche 1 octobre 2023

L'Histoire • no. 512

• p. 3

• 559 mots



« J'ai vécu »

L'Histoire

La Terreur est notre fracture mémorielle. Ces 500 jours qui séparent l'instauration du Tribunal révolutionnaire parisien (le 10 mars 1793) de la chute de Robespierre (le 27 juillet 1794) sont le péché originel de la République. 500 jours d'un gouvernement d'exception, une dictature civile, avec pour souverain la Convention, et pour gouvernement les Douze du Comité de salut public, réuni jour et nuit dans la Salle verte du Pavillon de Flore aux Tuileries.

L'enjeu est de taille : savoir si le jacobinisme mène forcément à la Terreur, ou si la répression légale, l'arrestation des suspects, la privation de la défense, la délation autorisée contre tous les principes de justice pénale institués en 1791 ne furent que le produit de « circonstances » exceptionnelles, comme le défendaient les historiens de gauche. De ces débats les commémorations du Bicentenaire ont encore témoigné, donnant l'occasion de revendications stupéfiantes, comme celle d'un prétendu « génocide vendéen », réglée elle d'emblée dans nos colonnes par les plumes avisées de François Lebrun et bien sûr de Jean-Clément Martin. Mais le Bicentenaire a ouvert beaucoup d'autres pistes.

Largement explorée par les historiens américains, l'histoire des émotions nous a acclimatés avec l'idée que l'enthousiasme, la joie, mais aussi la haine, et bien sûr la peur, peuvent être des moteurs puissants pour les foules comme pour les gouvernants. C'est un point de vue tout différent que nous avons choisi d'adopter dans ce dossier, au plus près des sources et des archives : essayer de comprendre quelle fut la vie quotidienne des Parisiens de tous âges (et pourquoi pas les enfants, envoyés pour trois ans à l'école publique, gratuite et obligatoire), des Français de partout (et pourquoi pas d'Orléans, ville pas si moyenne), des esclaves de Guadeloupe (libérés le 4 février 1794), ou d'un paysan breton qui se découvrit un destin de soldat et de poète.

Il en ressort une vision un peu renouvelée. Du gouvernement d'abord : un gouvernement de juristes, soucieux de maintenir le droit jusque dans l'exception, et d'éviter par-dessus tout la dictature militaire. **Anne Simonin** fournit ainsi une clé pour comprendre ce qui reste pour nous le plus injustifiable : si la répression se durcit au printemps 1794, quand la République retrouve le chemin des victoires, c'est peut-être parce que se renforce alors le spectre de la prise de pouvoir par un général en gloire.

Car bien sûr, la guerre est partout, durant ces quinze mois - dans la peur de voir sa ville assiégée, dans l'obsession du pain, dans la nécessité de lever des soldats (c'est ainsi que la Vendée se soulève en mars 1793), ou de trouver du bronze pour les canons, dans la transformation des étrangers en suspects. Sans la guerre, on ne comprend rien à cette tragédie : ni les logiques à l'oeuvre, ni les priorités (discutables), ni les pressions exercées - aux frontières ou dans les rues de Paris - sur un gouvernement républicain qui n'avait pas déclaré la guerre (Robespierre s'y était même formellement opposé devant la Législative en avril 1792) mais n'avait eu d'autre choix que de la continuer pour survivre.

Reste que plus de 600 000 Parisiens et 28 millions de Français ont mangé, travaillé, aimé, tremblé mais aussi ri et chanté, se sont passionnés pour la politique et ont fait l'expérience de la démocratie. A la question « Qu'avez-vous fait sous la Terreur ? », ils auraient pu répondre, comme l'abbé Sieyès, paraît-il : « *J'ai vécu.* »